

Les fleurs du mal : poésies de Charles Baudelaire : étude littéraire

Autor(en): **Scholl, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **24 (1874)**

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES FLEURS DU MAL

poésies de Charles Baudelaire.

Etude littéraire

par J. SCHOLL, licencié ès lettres.

Les *Fleurs du Mal* ! titre singulier, et livre plus étrange encore que son titre ! Tandis que les autres poètes célèbrent ordinairement le beau, le soleil, la lumière, l'héroïsme, et un amour, funeste quelquefois, idéal toujours, Baudelaire chante le vice, la pourriture, les ténèbres et le désespoir. Sa muse est une amante des cimetières, où elle cueille ses fleurs malades en compagnie des chats, des vers et des limaçons.

Les *Fleurs du Mal*, qui parurent, pour la première fois, en 1857, sont un véritable problème littéraire et psychologique, et c'est à ce titre, Messieurs, que je ne les crois pas indignes de fixer quelques instants votre attention. La censure gouvernementale sévit contre ce livre, qui donna lieu à un procès : plusieurs pièces, réputées trop immorales, durent être supprimées. Mais comme les obstacles opposés à un ouvrage par la censure sont précisément le meilleur moyen de le faire connaître, les littérateurs se disputèrent le volume incriminé, et des écrivains de talent, Théophile Gautier, Barbey d'Aurevilly, Ch. Asselineau, Emile Deschamps, S^{te}-Beuve lui-même, composèrent des articles élogieux à son sujet. Baudelaire fut

porté aux nues, on le compara au Dante, on vit dans ses vers une œuvre méritoire, une peinture d'une effrayante vérité inspirée à un poète « d'un spiritualisme *ardent*, » disait-on, par la corruption du siècle. — Avant de parler du livre lui-même, il ne sera pas inutile de dire quelques mots de son auteur.

Charles Baudelaire naquit à Paris en 1821 dans une position aisée mais obscure. Tourmenté du désir de devenir un grand écrivain et surtout un poète original ; misanthrope de caractère ; très sensuel dans ses goûts ; — tous les biographes sont d'accord sur ce point ; — il recherchait les émotions fortes, les jouissances vives, les plaisirs nouveaux. Mais ces plaisirs mêmes étaient étranges. Baudelaire errait avec délices dans les cimetières, dans les tavernes, dans les rues bourbeuses de Paris, à la piste des existences misérables et méprisables qui s'y traînent. Pour donner un cours plus normal à ses idées, on le fit voyager. Il visita l'île Maurice, Madagascar et les Indes ; il erra sur les bords du Gange et sur les vastes mers. Mais dans ces pays brûlants, où la nature semble écraser l'homme sous le poids de ses richesses, l'esprit sensuel du poète trouva de nouveaux aliments. Il se plongea dans la vie molle et paresseuse de l'Orient, et, revenu dans les pays tempérés, il y rapporta le culte de la « Vénus noire, » pour parler son langage mystique, et celui des parfums et de l'opium, qui furent les maîtres de sa vie. Retiré dans un petit appartement de l'hôtel Pimodan, à Paris, il se fit recevoir membre du club des *Haschischins* (1) dont il décrit les extases dans un livre curieux intitulé *Les Paradis artificiels : opium et haschisch*. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette période de la vie de l'émule de Quincey. Qu'il suffise de citer cette parole caractéristique de Baudelaire, ce voluptueux ennemi de ses sem-

(1) Le *Haschisch* est un produit fermenté tiré du chanvre indien, et dont les effets sont semblables à ceux de l'opium.

blables : « Mon âme voltige sur les parfums comme celle des autres hommes voltige sur la musique. »

Au milieu de cette existence factice, interrompue seulement par quelques traductions du fantastique écrivain américain Edgard Poë, et par des études de peinture sur les *Salons* parisiens, l'auteur des *Fleurs du Mal* sentait pourtant de plus nobles aspirations. Au sein des étourdissements du haschisch, il tremblait souvent en songeant à sa véritable destinée et à la bassesse où croupissait son âme. Témoin ces remarquables paroles : « Mais l'homme, disait-il, n'est pas si abandonné de moyens honnêtes pour gagner le ciel, qu'il soit obligé d'invoquer la pharmacie et la sorcellerie ; il n'a pas besoin de vendre son âme pour payer les caresses enivrantes et l'amitié des houris. Qu'est-ce qu'un paradis qu'on achète au prix de son salut éternel ? » Ici le poète faisait allusion aux paradis artificiels des Haschischins. Mais le démon fut plus fort que le bon ange ; Baudelaire fut victime de ce poison que de Quincey appelait « la noire Idole. » — Edgar Poë était mort d'une attaque de *delirium tremens*. Baudelaire, son disciple, atteint à Bruxelles d'une paralysie qui lui ôta l'usage de la parole, languit plusieurs mois dans cette immobilité où l'âme était véritablement enchaînée à la matière brute, et s'éteignit vers 1868 à l'âge d'environ 46 ans.

Si du poète nous passons au livre, nous nous trouvons assez embarrassé pour en saisir, non le sens, mais le genre. Quant au sens, il nous paraît à peu près impossible à découvrir : c'est une énigme.

On peut tout lire à huis clos dans les *Fleurs du Mal*, mais on ne saurait tout citer. L'énergie des termes, l'étrangeté des images, la crudité des expressions choquent si fort à la première lecture qu'on est tenté de jeter le livre sur le tas d'ordures où semble trôner ce poète d'un nouveau genre. Cependant, si l'on reprend courage, on

verra que l'ouvrage est divisé en 6 parties d'inégale longueur, qui peuvent se réduire à trois.

Dans la première, intitulée *Spleen et Idéal*, le poète, peu subjectif cependant, se concentre plus particulièrement dans ses amours et dans ses haines, dans ses douleurs sombres et ses écœurantes rêveries.

Puis il nous peint, avec un pinceau trempé dans la boue et les larmes, les laideurs et les tristesses de Paris. Ensuite, évoquant le vin, qu'il personnifie, il nous montre le jus de la vigne agissant diversement sur l'ouvrier, le solitaire, l'amant ou l'assassin. Puis viennent les *Fleurs du Mal* proprement dites, suivies de trois pièces intitulées *Révolte*.

Enfin le poète célèbre la *Mort*, et s'embarque sur son lugubre vaisseau pour les régions inconnues de l'autre monde.

Dans la première, ainsi que son titre l'indique, la misanthropie la plus amère se mêle à de vagues aspirations vers un idéal plus pur, mais qui n'est jamais radieux. Dans le premier morceau, intitulé *Bénédictio*, Baudelaire peint, avec une énergie sauvage, la vie misérable du poète, qui ne rencontre ici-bas, selon lui, que mépris, haine, avanie, ingratitude. Mais il sait élever ses yeux plus haut vers les régions célestes où, purifié par la souffrance, il trouvera « de saintes voluptés, à l'éternelle fête des Trônes, des Vertus, des Dominations. » — Un morceau plus court, l'*Albatros*, exprime aussi l'impuissance du fils des Muses.

L'ALBATROS.

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Ces deux morceaux, ainsi que le troisième, intitulé *Élévation*, feraient croire qu'en effet Baudelaire est un idéaliste, un vrai poète épris du beau et du vrai, de la vertu et de la pureté. Mais bientôt l'horizon devient sombre : la douleur, la satire grossière, la haine remplacent les aspirations vers un idéal suprême. Sans doute cette métamorphose lugubre ne s'opère qu'insensiblement. Le *Guignon*, la *Vie antérieure*, *Don Juan aux Enfers* ne sont encore que des essais, qui font seulement pressentir la véritable tendance du poète, qui bientôt, donnant essor à ses goûts, s'écriera :

Du temps que la nature en sa verve puissante
Concevait chaque jour des enfants monstrueux,
J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante
Comme au pied d'une reine un chat voluptueux.

Et dans un autre morceau il dira en parlant de lui-même :

Ce qu'il faut à ce cœur profond comme un abîme,
C'est vous, Lady Macbeth, âme puissante au crime !

Dès lors nous verrons se dérouler dans ses pages une longue série de poèmes où la mort et le vice s'embrassent au milieu des parfums, et se rient de l'imbécillité humaine

en un langage bizarre et mystique. Il passera devant nous d'étranges beautés.

..... Brune comme les nuits,
Au parfum mélangé de musc et de havane,
Œuvre de quelque obi, le Faust de la Savanne,
Sorcière au flanc d'ébène, enfant des noirs minuits.

Et Baudelaire, donnant essor à son aversion pour le conventionnel, déchire tous les voiles, enlève toutes les barrières, ne repousse aucune image, aucune couleur, pourvu que sa pensée soit rendue comme il veut la rendre. Qu'on lise, par exemple, les morceaux sans titre Nos XXVI, XXVII et XXVIII, qui n'inspirent que le dégoût, même à l'auteur, qui cependant vise précisément à ce but, qu'il trouve admirable et qu'il exprime par ce vers inattendu :

O fangeuse grandeur ! sublime ignominie !

Parmi les morceaux, le plus célèbre est intitulé *Une Charogne*. Je demande pardon à mes lecteurs d'employer ce terme peu académique, mais il est écrit, et il faut bien l'accepter. Je ne m'y arrête que parce que cette pièce a été vivement critiquée par les ennemis, et non moins vivement défendue par les partisans du *spiritualisme* baudelairien. Le poète décrit d'abord avec une crudité que la littérature française ne connaissait pas encore, l'état d'un cadavre en décomposition, oublié au bord d'un chemin et devenu la proie des mouches. Ces quelques mots suffisent pour indiquer le genre de ce morceau, écrit en vers iambiques à la Barbier. Or, voici comment il se termine :

Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !

Oui! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés!

Je m'abstiens, pour le moment, de tout jugement sur le caractère de la poésie de Baudelaire : je me borne à en donner des échantillons. La plupart des morceaux qui composent la partie intitulée *Spleen et Idéal* expriment les souffrances du poète, écrasé sous le poids énorme de ses remords, de ses doutes et de son invincible misanthropie. Tels sont la *Cloche fêlée*, les *Hiboux*, la *Prière d'un païen*, le *Rebelle*, l'*Imprévu*, le *Couvercle*, la *Voix*, le *Mort joyeux*, l'*Avertisseur*, l'*Horloge*, le *Gouffre*, les *Plaintes d'un Icare*, l'*Examen de minuit*, etc., tableaux saisissants d'une âme sceptique et tourmentée qui connaît son état, mais ne peut en sortir, et qui souffre de cet ulcère mortel, que Baudelaire lui-même appelle « la conscience dans le mal. » Impossible de tout citer. Pour se faire une idée de ce genre, on peut lire, par exemple, le morceau allégorique intitulé le *Vampire* :

Toi qui, comme un coup de couteau,
Dans mon cœur plaintif est entrée ;
Toi qui, forte comme un troupeau
De démons, vins, folle et parée,

De mon esprit humilié
Faire ton lit et ton domaine ;
— Infâme à qui je suis lié
Comme le forçat à la chaîne,

Comme au jeu le joueur têtue,
Comme à la bouteille l'ivrogne,
Comme aux vermines la charogne,
— Maudite, maudite sois-tu !

J'ai prié le glaive rapide
De conquérir ma liberté,
Et j'ai dit au poison perfide
De secourir ma lâcheté.

Hélas ! le poison et le glaive
M'ont pris en dédain et m'ont dit :
« Tu n'es pas digne qu'on t'enlève
A ton esclavage maudit.

Imbécile ! — de son empire
Si nos efforts te délivraient,
Tes baisers ressusciteraient
Le cadavre de ton vampire ! »

Dans un autre endroit, Baudelaire chante le remords dans des vers qui font trembler. On y lit, par exemple :

Adorable sorcière, aimes-tu les damnés ?
Dis, connais-tu l'irrémissible ?
Connais-tu le Remords, aux traits empoisonnés,
A qui notre cœur sert de cible ?
Adorable sorcière, aimes-tu les damnés ?

La poésie a surtout pour objet d'exprimer, de peindre la lutte de la vie, le problème de l'existence dans ses différentes phases. Baudelaire a pris la phase horrible, la zone empestée. Musset, si passionné dans la *Lettre à Lamartine*, est bien dépassé en sauvage vigueur par l'auteur des *Fleurs du Mal*; mais Musset aura toujours pour lui l'harmonie des vers et l'élévation de la pensée, même dans les moments du plus profond désespoir.

Mais Baudelaire lui-même sait, à ses heures, être aimable, harmonieux, gracieux même dans ses poésies intitulées le *Balcon* et *Mœsta et errabunda*. Le *Calumet de paix*, traduit de Longfellow, trop long pour être cité ici, est un récit charmant tout pénétré des fraîches senteurs des savanes américaines. Et que dites-vous de ces vers d'un sentiment religieux si réel, égarés, semble-t-il, au milieu du fétide bouquet de ces fleurs maudites ?

LA RANÇON.

L'homme a, pour payer sa rançon,
Deux champs au tuf profond et riche,
Qu'il faut qu'il remue et défriche
Avec le fer de la raison.

Pour obtenir la moindre rose,
Pour extorquer quelques épis,
Des pleurs salés de son front gris
Sans cesse il faut qu'il les arrose.

L'un est l'Art, et l'autre l'Amour.
— Pour rendre le juge propice,
Lorsque de la stricte justice
Paraîtra le terrible jour,

Il faudra lui montrer des granges
Pleines de moissons et des fleurs
Dont les formes et les couleurs
Gagnent le suffrage des Anges.

Il y a même des morceaux descriptifs d'une innocente simplicité, tels que *Paysage*. Mais ils sont rares. Bientôt le Mal, sous son aspect le plus hideux, revient sur la scène, pour y étaler, dans les *Tableaux parisiens*, ses plaies les plus dégoûtantes. Si l'on peut et doit souvent blâmer Baudelaire, il est impossible, du moins, de l'accuser de couvrir le vice de vêtements brillants et séducteurs. Rien de plus triste et de moins fascinateur que ses *Sept Vieillards* et ses *petites vieilles*, où il peint la misère des courtisanes auxquelles les années ont enlevé leurs appâts. Et quelle peinture d'un réalisme odieusement vrai dans les vers où le poète flagelle les turpitudes des maisons de jeu ! Puis il s'en prend à l'ivrognerie. Il fait d'abord parler le Vin lui-même dans un discours des plus originaux. Mais que les séduisantes promesses du vin sont trompeuses ! Aux chiffonniers il inspire, en réalité, des idées d'orgueil et d'envie, de gloire sanguinaire et de révolte ; au poète

solitaire, il fait entrevoir des trésors d'espoir et de fortune, songes éblouissants bientôt effacés. Enfin le vin est l'auxiliaire infâme de l'assassin qui, paresseux et débauché, après avoir tué sa femme se console de la manière suivante :

« Me voilà libre et solitaire !
Je serai ce soir ivre mort :
Alors, sans peur et sans remord,
Je me coucherai sur la terre.

» Et je dormirai comme un chien !
Le chariot aux lourdes roues
Chargé de pierres et de boues,
Le wagon enrayé peut bien

» Ecraser ma tête coupable
Ou me couper par le milieu,
Je m'en moque comme de Dieu,
Du Diable ou de la Sainte Table !»

Parmi les *Fleurs du Mal* proprement dites, une *Martyre* nous montre une femme morte étendue dans un élégant boudoir, victime muette et délaissée après avoir savouré quelques jours le perfide breuvage d'un amour coupable. Un thème semblable est développé dans les *Femmes damnées* et dans les *Deux bonnes sœurs*.

Sous ce titre bien trompeur, Baudelaire s'adresse à la Débauche et à la Mort dans un sonnet dont nous ne citerons que les trois derniers vers, qui donnent une idée du tout :

« Quand veux-tu m'enterrer, Débauche aux bras immondes ?
O Mort, quand viendras-tu, sa rivale en attraits,
Sur ses myrtes infects enter tes noirs cyprès ? »

Je ne pousserai pas plus loin l'analyse de cette partie des *Fleurs du Mal* ; nous ne suivrons pas l'auteur dans son *Voyage à Cythère*, où nous ne trouverions qu'un pendu déchiqueté par les corbeaux. — Après tant d'imprécations

contre l'humanité il fallait, pour être complet, blasphémer contre le ciel. En effet, les *Fleurs du Mal* ne sont point cueillies dans le Paradis, et ne sont pas destinées à y figurer. Au contraire, c'est à l'Esprit du Mal qu'elles sont offertes, et c'est à Satan que le poète s'adresse avant de se jeter dans les bras de la Mort :

Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs
Du Ciel, où tu régnes, et dans les profondeurs
De l'Enfer, où, vaincu, tu rêves en silence !
Fais que mon âme un jour, sous l'Arbre de Science,
Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front
Comme un Temple nouveau ses rameaux s'épanouiront !

Le poète, lassé de tant de rêves, brisé par tant de douleurs, de plaisirs trompeurs et de révoltes impuissantes, n'a plus qu'une seule ressource : Mourir. Il croit en Dieu, mais il tremble comme les démons, et c'est, au Néant, « aux rafraîchissantes ténèbres, » qu'il aspire. Ecoutez ces vers sur la *Mort des Pauvres*, vers pleins de contradictions singulières, mais d'un effet grandiose, car aucune image de mauvais goût, aucune comparaison grotesque n'en troublent la poésie, mais bien mensongère ivresse :

LA MORT DES PAUVRES.

C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ;
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir ;

A travers la tempête, et la neige, et le givre,
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir ;
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir ;

C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques,
Le sommeil et le don des rêves extatiques,
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus ;

C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique,
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,
C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus !

Enfin le poète entreprend lui-même « le grand voyage. »
Jetant un regard sur la vie qu'il va quitter, il raille une
dernière fois cette existence qui commence par les jeux
futiles de l'enfant et se termine aux désillusions de
l'homme fait :

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Il faudrait citer tout ce morceau, très remarquable au
point de vue de la versification et qui n'est pas dépourvu
d'une certaine beauté terrible. J'en citerai cependant
quelques fragments :

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie ;
Une voix retentit sur le pont : « Ouvre l'œil ! »
Une voix de la hune, ardente et folle, crie :
« Amour... gloire... bonheur ! » Enfer ! c'est un écueil !

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie
Est un Eldorado promis par le Destin ;
L'Imagination qui dresse son orgie
Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.

O le pauvre amoureux des pays chimériques !
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques
Dont le mirage rend le gouffre plus amer ?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,
Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis ;
Son œil ensorcelé découvre une Capoue
Partout où la chandelle illumine un taudis.

Le poète interroge les hommes, ces infatigables mais
trop crédules voyageurs. Tous ne rapportent de leurs pé-

régrinations que tristesse et désenchantement. Alors le fils de la Muse prend lui-même la parole, et, dans son langage bigarré et mystique, il s'écrie :

VII.

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Faut-il partir ? rester ? Si tu peux rester, reste ;
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,
Le Temps ! Il est, hélas ! des coureurs sans répit,

Comme le Juif errant et comme les apôtres,
A qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau,
Pour fuir ce retiaire infâme ; il en est d'autres
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

Lorsque enfin il mettra le pied sur notre échine,
Nous pourrons espérer et crier : En avant !
De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,
Les yeux fixés au large et les cheveux au vent,

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager.
Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres,
Qui chantent : « Par ici ! vous qui voulez manger

Le Lotus parfumé ! c'est ici qu'on vendange
Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim ;
Venez vous enivrer de la douceur étrange
De cette après midi qui n'a jamais de fin ?

.

VIII.

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

Ainsi se terminent les *Fleurs du Mal*. Avez-vous fait attention aux derniers mots du poète :

Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

Trouver du nouveau ! Voilà, me paraît-il, le mot de l'énigme. Baudelaire est une de ces personnalités, assez communes de nos jours, qui ont abandonné toutes les croyances, toutes les opinions positives. On veut être, dit-on, à la hauteur de son siècle, et l'on reste, hélas, sur une mer immense, sans pilote et sans boussole. Il faut à l'humanité d'autres doctrines, d'autres mœurs, une autre base, il faut progresser, il faut du *nouveau* ! Tels sont les discours que nous entendons chaque jour. Oui c'est ainsi que l'on commence avec enthousiasme ; mais on finit parfois comme Baudelaire.

Je ne voudrais cependant pas médire de notre siècle, ni être trop indulgent pour l'auteur des *Fleurs du Mal*. Je crois que notre époque vaut mieux que celle que se figurait la misanthropie du poète de la corruption ; et, d'un autre côté, il me semble que Baudelaire a été élevé infiniment trop haut par ses panégyristes. Il fut véritablement le chantre du vice, de l'ignoble, de la pourriture. S'il avait, comme on l'a dit, voulu écrire une satire, il eût, comme Juvénal, donné une plus large place à la lumière et à la vertu. Mais non, dès que le soleil tente de dissiper les ténèbres qui l'entourent, le poète haschischin se hâte de rentrer dans les lieux maudits qu'il affectionne. Sans doute nous trouvons dans ses œuvres des élans assez nobles, des pensées plus ou moins spiritualistes. Il n'en est pas moins incontestable que Baudelaire, sensualiste de caractère, est matérialiste en pratique ; sa

Muse, loin d'élever son vol vers les régions sereines de la véritable poésie, est une fille des rues, qui roule dans la boue ses misérables haillons. Loin donc de considérer Baudelaire comme un poète d'un « spiritualisme ardent, » je vois en lui un triste mais utile exemple de ce que peut devenir un beau talent dirigé vers le mal et l'impiété.

Avant de terminer cette courte notice il faut dire un mot de la versification de Baudelaire. En littérature aussi il cherche du *nouveau*. Romantique décidé, le poète des *Fleurs du Mal* a les qualités et les défauts de l'école de Victor Hugo et de Théophile Gautier. Son vers est assez coulant, souvent majestueux, mais fréquemment aussi le sens dépasse la césure, et le poète se plaît aux enjambements : de là un manque désagréable d'harmonie. La rime est très riche, trop riche même, car pour l'amour de la rime l'écrivain ne reculera pas devant une cheville, un mot inutile, une image forcée. J'ai déjà parlé de Musset. Eh bien ! la rime du poète des *Nuits* est souvent pauvre, presque autant que celle de Voltaire dans ses poésies légères, mais du moins, chez l'un et l'autre de ces grands génies, le sens est toujours net, précis ; jamais l'idée n'est sacrifiée à l'expression, la pensée, à la forme. Pour en revenir à Baudelaire, il affecte, nous l'avons dit, les images, les comparaisons, les expressions étrangères, et ses perpétuelles allégories rendent sa poésie souvent obscure. En somme, les *Fleurs du Mal*, livre curieux, unique et inimitable, fruit d'une imagination malsaine et désordonnée, ont, malgré certaines beautés que je ne veux pas méconnaître, une très petite valeur littéraire, mais elles sont, au point de vue philosophique et psychologique, une des productions les plus instructives et les plus tristement célèbres de notre époque.

Bienne, juillet 1874.

